2

C.D. 9.0305

NOTICE HISTORIQUE

SUR

1796

LE BARON LARREY,

COMMANDEUR DE LA LÉGION-D'HONNEUR, CHEVALIER DE L'ORDRE DE LA COURONNE-DE-FER, CHIRURGIEN INSPECTEUR, MEMBRE DU CONSEIL DE SANTÉ DES ARMÉES, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE, HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES MÉDICALES DU DÉPARTEMENT DE LA MOSELLE, ET DES PRINCIPALES ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES NATIONALES ET ÉTRANGÈRES;

LUE LE 9 JANVIER 1843,

En séance publique de la Société des Sciences médicales de la Moselle;

PAR L.-F. GASTÉ,

CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR, MÉDECIN PRINCIPAL D'ARMÉE, PROFESSEUR DE CLINIQUE A L'HÔPITAL MILITAIRE D'INSTRUCTION DE METZ, VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES MÉDICALES, MEMBRE TITULAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE METZ, CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE, DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE D'ÉMULATION DE PARIS, ET DES ACADÉMIES OU SOCIÉTÉS DE MÉDECINE DE STRASBOURG, LYON, MARSEILLE, TOULOUSE, TOURS, NIORT ET BORDEAUX.

MESSIEURS,

Les quinze dernières années du 18.e siècle, si fécondes en évènements inouïs, en découvertes impérissables, et remarquables par de si grands travaux d'anatomie pathologique,

ne le sont pas moins par les hommes dont le génie répandit un bel éclat de célébrité sur la France, en Europe et dans l'univers.

Parmi les illustrations de cette mémorable époque, il y en a dont la gloire ne fut jamais obscurcie, dont la brillante réputation obtint les honneurs de l'immortalité de leur vivant même. Tels ont été Portal, Desgenettes, Broussais, Bérot, Boyer, Larrey, dans les sciences médicales. Ces trois derniers arrivèrent à Paris presque en même temps, et se firent remarquer tout d'abord parmi leurs condisciples, comme ils le furent plus tard parmi leurs contemporains, toujours par la supériorité du talent. L'un d'eux, Bérot, nommé professeur lors de la création de la faculté de médecine de Strasbourg, était si jeune encore quand il vint occuper sa chaire de physiologie, qu'il fut pris par le doyen pour un élève aspirant au doctorat. L'autre, Boyer, grand praticien, auteur d'ouvrages importants, s'est élevé au premier rang parmi les hommes les plus distingués de notre profession, ainsi que l'illustre chef de la chirurgie militaire, dont vous m'avez chargé de vous entretenir, puisqu'il était si justement placé en tête de vos membres honoraires.

Né le 8 juillet 1766, à Baudéan, département des Hautes-Pyrénées, Jean-Dominique Larrey quitta son pays natal à l'âge de treize ans, pour se rendre à Toulouse, dans l'intention d'étudier l'art de guérir sous les auspices de son oncle paternel Alexis, alors chirurgien-major et professeur à l'hôpital général de cette ville, et correspondant de l'académie royale de chirurgie. Il fit ses études littéraires au collège d'Esquilles, et celles dans l'art de guérir aux écoles de médecine et de chirurgie de Toulouse, avec une distinction qui révélait déjà la merveilleuse énergie, les talents qu'il déploya plus tard.

Avec de telles dispositions et le pressentiment d'un glorieux

avenir, Larrey se rend à Paris en août 1787. Là, il se fait remarquer par le célèbre Louis, secrétaire perpétuel de l'académie de chirurgie. Il obtient au concours un emploi de chirurgien-major dans la marine, où il servit sur la frégate la *Vigilante*, qui fit voile pour l'Amérique septentrionale et l'île de Terre-Neuve. Broussais fit aussi plus tard dans la marine le début de sa brillante carrière. Dans cette première campagne d'Amérique, Larrey décrit le mal de mer, et donne d'intéressants détails sur les soins qu'il prodigua à vingt-deux naufragés à demi morts de froid et de faim, recueillis à bord de la *Vigilante*.

A son retour à Brest, il sollicite son licenciement pour se rendre à Paris, et plus tard, en 1792, à l'armée du Rhin, où il est employé comme chirurgien aide-major de 1.re classe dans la division commandée par Kellermann. C'est là qu'il reconnut les inconvénients des ambulances de cette époque, puisqu'elles se tenaient à plus d'une lieue en arrière de l'armée, les blessés devant rester sur le champ de bataille jusqu'après l'issue du combat. La vie des camps, qui exige tant de dévouement, d'activité et de privations, si bien remplie par ce jeune chirurgien-major, lui permettait en outre de profiter de quelques moments de repos pour suivre les travaux anatomiques du célèbre Sœmmering, et répéter avec le docteur Strak les découvertes récentes publiées sur le galvanisme. Ainsi il montrait autant d'ardeur pour étendre et perfectionner son instruction médicale, qu'il en déployait comme praticien distingué sur les champs de bataille, et qu'il en avait montré dans un cours d'anatomie à Brest peu après son arrivée, et jusqu'au départ de la *Vigilante*. Lors de son séjour à Paris, avant la campagne du Rhin, il avait déjà signalé ses talents précoces dans les exercices de l'école pratique, en imaginant une aiguille particulière pour les sutures et les ligatures d'artère dans les opérations d'anévrisme, dont il donna la description et les usages

dans un mémoire adressé à l'académie royale de chirurgie, et qui valut à son jeune auteur une médaille en or. S'il m'était permis de dépasser les limites d'une notice qui doit être d'autant plus courte que je vous entretiens d'un savant universellement connu, dont l'éloge a été répété plusieurs fois, nommément par l'un de vos membres honoraires, le docteur Moizin, médecin inspecteur, par le docteur Guyon, chirurgien en chef de l'armée d'Afrique, et par les professeurs Lévi et Sédillot, je rapporterais les nombreuses opérations, et surtout l'amputation partielle du pied, l'extirpation de la tête de l'humérus, les perfectionnements de méthode, les procédés nouveaux, les soins de toute espèce aux blessés, et enfin la création de son *ambulance volante*, qu'il imagina dans cette campagne du Rhin, et qui valut à nos jeunes confrères, après la bataille du 22 juillet, un témoignage de satisfaction si honorable du général en chef Beauharnais, publié en ces termes dans le Bulletin des lois et dans le Moniteur du 27 juillet 1793 : « Parmi ceux des braves dont l'intelligence et l'activité ont servi brillamment la république dans cette journée, je ne dois pas laisser ignorer l'adjudant-général Bailly, Abbatucci, de l'artillerie légère, et le chirurgien-major Larrey avec ses camarades de l'ambulance volante, dont les infatigables soins dans le pansement des blessés ont diminué ce qu'un pareil jour a d'affligeant pour l'humanité, et ont servi l'humanité elle-même, en contribuant à conserver les braves défenseurs de la patrie. »

Tant de grands travaux, des découvertes si importantes, d'aussi signalés services, de si glorieuses récompenses satisferaient l'ambition de quiconque veut parcourir sa carrière en homme de bien et de talent ; mais Larrey n'est encore qu'à l'entrée de la sienne. Ce début explique naturellement la haute illustration à laquelle il parvint de lui-même, ou, pour mieux dire, à laquelle il fut poussé par son infatigable ac-

tivité, par son beau talent, par la reconnaissance publique personnifiée dans le plus grand génie du siècle, si juste appréciateur de tous les mérites.

A peine les troupes furent-elles en repos dans leurs cantonnements à la suite de cette mémorable campagne, qu'il se déclara une fièvre adynamique (typhoïde), dont la principale cause provenait de l'encombrement des villages où elles stationnaient, des fatigues, des privations de toute espèce. Les succès obtenus dans le traitement de cette maladie étaient dus au zèle, aux soins infatigables, au talent des médecins militaires, et surtout, ajoute Larrey, « aux grandes lumières, à la sollicitude constante du célèbre Laurenz, médecin en chef de l'armée. Plusieurs médecins et chirurgiens furent victimes de la maladie et de leur empressement à soigner les malades. » Un pareil témoignage honore celui qui le donne et ceux qui le reçoivent, car il émane d'un juge compétent et d'un noble cœur. Belle leçon pour ceux dont le petit esprit rapporte tout à soi, à l'exclusion de tout sentiment généreux et même d'équité.

De retour à Paris, Larrey reçoit presque aussitôt le brevet de chirurgien en chef de l'armée de Corse, et l'ordre de se rendre à Toulon. Il obtient cependant un sursis pour accomplir une alliance projetée avant son départ pour l'armée du Rhin, et il épouse une des filles de Laville-Leroux, ministre des finances sous Louis XVI.

L'expédition en Corse n'ayant pu s'effectuer à raison des croisières anglaises, Larrey exerça les fonctions de chirurgien en chef de l'armée des Alpes, où il eut à traiter une inflammation de la bouche qui avait pris un caractère épidémique. Les uns la considéraient comme syphilitique, et d'autres comme de nature scorbutique. De là, il est envoyé à l'armée de l'Espagne orientale, où le siège et la prise de Figuières ainsi que plusieurs combats lui firent déployer son activité et toutes les ressources de son génie, pendant le rigoureux

hiver de 1795 à 1796. Après le siége et le bombardement de la ville de Roses, où le célèbre Antoine Dubois, alors inspecteur du service de santé des armées, vint visiter les ambulances, et donner de précieux témoignages de satisfaction au jeune chirurgien en chef d'armée, celui-ci revint à Toulon, et de là à Paris, pour retourner encore à Toulon, où il créa presque seul une école d'anatomie et de chirurgie pratique, dans laquelle il fit naître une grande émulation et le goût du travail. Tant il est vrai qu'un homme de bien et de talent est précieux pour ses services personnels et par l'honorable influence qu'il exerce sur ses collaborateurs et sur ses subordonnés.

Ses succès dans l'enseignement et la pratique de la chirurgie à Toulon excitèrent à bon droit l'attention du ministre de la guerre, qui l'appela à Paris pour y remplir un emploi de professeur au Val-de-Grâce, qui venait d'être organisé en école militaire de santé, dont l'inauguration eut lieu peu de temps après, sous la présidence du vénérable Coste, alors médecin inspecteur des hôpitaux militaires.

Mais la France tout armée, presque toujours en guerre avec l'Europe coalisée, ne pouvait organiser et développer des institutions si utiles pour la formation et l'instruction théorique et pratique des officiers de santé militaires. Les besoins du service étaient trop impérieux ; et, parmi ceux dont la sollicitude éclairée, le zèle infatigable, des talents supérieurs étaient nécessaires aux armées, Larrey occupait déjà le premier rang.

Il fut envoyé dès le 1.er mai 1797, par le ministre de la guerre, pour organiser et diriger les ambulances volantes de l'armée d'Italie, où il fit preuve des connaissances les plus profondes et les plus variées en hygiène, dans son application à l'homme de guerre en campagne, dans les places fortes,

dans les hôpitaux ou à bord des vaisseaux de guerre, comme il en avait donné de son génie chirurgical sur les bords du Rhin et dans la Catalogne. Combien je regrette qu'une voix plus éloquente ne vous trace pas ici l'exacte description de l'ambulance volante, de sa création, avec le personnel et le matériel dont elle se compose; vous y verriez le génie, la philanthropie et la sollicitude la plus dévouée y concourir à l'envi pour le salut et le soulagement des blessés. Et ne croyez pas que des travaux si importants absorbent tout le temps et les soins de notre illustre collègue. Une épizootie très-meurtrière se développe principalement sur les bœufs du Frioul vénitien. Larrey entreprend de la combattre et de la faire disparaître. Il y réussit si bien, que Batoldi, président du gouvernement d'Udine, l'en remercie dans une lettre où sont exprimés les plus précieux témoignages d'estime et de reconnaissance.

Dès que les préliminaires de paix furent arrêtés entre les Français et les Autrichiens, Larrey, uni d'amitié avec Desaix, fait avec cet illustre général une excursion jusqu'à Trieste. De là, il visita Pavie, son université célèbre, alors illustrée par Spallanzani et Scarpa, qui lui fait présent d'un exemplaire de son *Traité des nerfs du cœur*. Puis il revient à Udine et suit le général en chef Bonaparte, passant en revue toute l'armée et chacune de ses ambulances volantes, ce qui lui valut encore les précieux témoignages de satisfaction du héros de l'armée d'Italie, d'après les rapports favorables du commissaire général Villemanzi. La paix étant faite, Larrey revient au Val-de-Grâce exercer son emploi de professeur d'anatomie. Mais de nouveaux évènements réclamant encore ses services, il est désigné un des trois chirurgiens en chef que le gouvernement venait de nommer pour l'armée d'Angleterre, qui fut embarquée à Toulon, comme chacun sait, et passa en Egypte en juin 1798.

L'illustration du général en chef de l'armée d'Égypte, ses faits d'armes prodigieux, la célébrité du médecin et du chirurgien en chef, les grands événements auxquels ils assistèrent comme témoins ou comme acteurs, ont eu trop de retentissement dans le monde pour vous en entretenir ici. Sur cette terre antique couverte de glorieux souvenirs, émules de dévouement et d'une haute capacité dans la science qui console et soulage l'humanité, Desgenettes et Larrey ont conquis leur impérissable renommée, l'un par son tact médical, l'autre par un zèle infatigable, tous deux par de grands talents, une habileté sublime et des actions héroïques. Que de belles pages historiques j'aurais à remplir, s'il m'était permis de vous dire toutes les règles d'hygiène si bien tracées par l'un d'eux, et mises pour la plupart à l'ordre du jour de l'armée par le général en chef; les instructions de toute espèce et les conseils donnés par ces savants à leurs confrères et collaborateurs, pour les topographies médicales de ce berceau du monde, ou relativement à la peste, à la dyssenterie, à l'ophthalmie et à tant d'autres maladies épidémiques qui ravagèrent cette héroïque armée plus cruellement encore que le fer et le plomb de l'ennemi. J'aurais surtout à vous entretenir des mémoires que Larrey écrivit sur l'ophthalmie d'Égypte, sur le tétanos traumatique, si fréquent dans cette contrée brûlante, sur la guérison des blessures, même les plus dangereuses, plus prompte et plus facile qu'en Europe, sur l'amputation coxo-fémorale, et sur tant d'autres opérations qui exigent un grand savoir joint à une intrépide fermeté.

L'entrée pacifique dans l'antique Gaza, la prise d'assaut de Jaffa, le 7 mars 1799, le siége de Saint-Jean-d'Acre, situé non loin de Nazareth, entre le mont Carmel, la fameuse plaine d'Esdrelon, le mont Thabor et les montagnes de Chefamer, les treize assauts et les combats inouïs d'une armée qui est aux prises avec l'ennemi, la peste et la famine imposent

au médecin et au chirurgien en chef de cette valeureuse phalange des obligations dont ils s'acquittèrent avec une habileté prévoyante que rien n'égale, si ce n'est un héroïque dévouement, et la postérité ne se lassera point d'admirer les soins et la sollicitude dont furent toujours l'objet tant de malades et de blessés traversant les soixante lieues de désert qui séparent la Syrie de l'Égypte.

Combien je regrette de ne pouvoir placer ici une courte analyse du *Mémoire sur la Peste*, ni vous indiquer sommairement les principes et la doctrine de l'auteur. Mais la vérité que l'on doit aux morts, pour l'instruction de ceux qui leur survivent, m'oblige à dire que l'humorisme et le brownisme y dominent trop, et à faire la citation suivante pour en tirer une induction différente de celle de Larrey : « Dans le premier temps, dit-il[1], sur dix individus attaqués de la peste, il en mourait cinq, six, sept et huit ; mais ensuite plus des deux tiers guérissaient. Ces succès sont principalement dus au courage et au zèle du médecin en chef Desgenettes, qui a dirigé lui-même le traitement des pestiférés. » Il y a là une erreur qu'il est bien naturel de soupçonner, quand on voit la proportion des décès aux guérisons présentée dans la vague limite de la moitié aux quatre cinquièmes, et une exagération plus évidente, en attribuant plus des deux tiers des guérisons au médecin en chef, dont la prodigieuse érudition, le mérite éminent et le dévouement héroïque sont si justement admirés. Entre médecins instruits, on ne voit pas de résultats numériques si différents, et l'on ignore trop généralement qu'il y a des maladies invincibles, quels que soient les principes et l'expérience des médecins, et que la mortalité diffère beau-

[1] *Mémoires de chirurgie militaire et campagnes*, t. I, p. 334.

coup dans la même épidémie, suivant qu'elle est à son début, à son apogée ou à son déclin[1].

Larrey excellait encore par les ressources qu'il savait si bien tirer de lui-même et des positions les plus défavorables. Son activité, son talent, sa sollicitude, toujours d'accord, le faisaient regarder à juste titre comme la providence et le sauveur du blessé et de l'infirme.

Les batailles d'Aboukir, d'Héliopolis, le siége et la prise de Boulâq et du Caire, insurgés par 50,000 Turcs, derniers épisodes victorieux de l'armée d'Égypte, lui ont fourni de nouvelles occasions de déployer toutes les ressources d'une grande habileté, d'une expérience si promptement acquise sur des blessures si souvent graves, parfois suivies d'une

[1] A l'égard de la statistique médicale dont je m'occupe spécialement, j'ai acquis des notions très-positives, et je n'hésite point à déclarer que les praticiens qui ont soutenu avoir eu des résultats trois, quatre fois supérieurs à ceux de leurs confrères, ont été trompés par leur enthousiasme, ou ont commis des erreurs de diagnostic ou des erreurs numériques. L'inconvénient serait moins fâcheux s'il nuisait à leurs auteurs seulement; malheureusement il porte préjudice à la profession. Le public, justement frappé de tant de contradictions, de résultats pratiques si opposés, en accuse l'instabilité et l'incertitude de la médecine. Quand ces vérités numériques et autres seront mieux connues, les praticiens entreront plus franchement dans la voie de la statistique médicale; ils dédaigneront surtout de recourir aux demandes de congés de convalescence pour des maladies irremédiables, ou d'envoyer de côté et d'autre des malheureux portant avec eux le *lethalis arundo*. Quand les statistiques chirurgicales seront aussi plus exactes, elles seront mieux appréciées; il y aura moins de paradoxes et de divergence d'opinions en chirurgie, en médecine opératoire surtout; on saura mieux quels sont les meilleurs procédés et les méthodes préférables : s'il faut, par exemple, pratiquer l'opération de la cataracte par abaissement ou par extraction; s'il faut amputer par la méthode circulaire, ou par la méthode ovalaire, ou par la méthode mixte; si la consolidation vicieuse d'une fracture doit être attribuée à l'accident, ou si ce n'est pas plutôt à l'imperfection du bandage, à l'imprévoyance, à la témérité de celui qui l'a posé. Et quand la statistique

guérison merveilleuse, malgré la complication de la fièvre jaune et de l'hépatite, sur lesquelles il composa des mémoires très-détaillés, ainsi que sur le sarcocèle, sur la lèpre, l'éléphantiasis, sur l'angine, la constitution des Egyptiens, des Turcs et des Arabes, sur tant d'autres sujets intéressants publiés dans sa relation chirurgicale des campagnes d'Égypte.

En mars 1801, la descente de 20,000 Anglais et la perte de la bataille d'Aboukir forcèrent enfin l'armée française à capituler et à rentrer en France. Le célèbre Larrey y trouva, à son débarquement à Toulon, sa nomination de chirurgien en chef de la garde consulaire, et les plus précieux témoignages d'estime et de satisfaction de Berthier, alors ministre de la guerre ; dignes récompenses de si beaux services, et grands encouragements pour ses successeurs.

chirurgicale fera mettre sur un plateau de la balance cette importante question : l'opération est-elle la seule chance de salut pour le patient ? et celle-ci sur l'autre, avec le poids de la douleur : de combien de temps l'opération hâtera-t-elle la fin du malade ? on verra moins d'opérations admirablement manœuvrées, mais suivies parfois d'un décès si prompt, que l'opérateur n'a pas le temps de déployer toute son habileté. C'est avec infiniment de raison que le conseil général des hospices de Paris insiste pour avoir une statistique exacte des opérations aussi nombreuses que variées qui s'y pratiquent. Dans les *Études statistiques sur les résultats des grandes opérations dans les hôpitaux de Paris*, publiées par le professeur Malgaigne, quand on voit trois désarticulations du genou suivies de décès, on se demande combien il faudra d'aussi déplorables résultats pour convaincre les plus enthousiastes d'une pareille opération. Quand on voit 34 décès sur 46 amputations de cuisse, et 5 décès sur 11 amputations d'avant-bras, par suite de lésions traumatiques, des faits si probants font naître de sérieuses réflexions sur la détermination à pratiquer de telles opérations. On y trouve la confirmation du résultat des grandes opérations faites pendant et après les journées de juillet, et la preuve irrécusable que les jeunes chirurgiens militaires, si justement appréciés dans l'armée, n'ont rien à redouter des résultats de leurs opérations comparés à ceux de nos confrères civils, bien que ceux-ci opèrent avec un concours de circonstances favorables qu'il est impossible de réunir sur un champ de bataille.

L'un des premiers admis, comme chevalier, dans la Légion-d'Honneur, il reçoit bientôt après, le 15 juillet 1804, de l'empereur même, la croix d'officier de cet ordre, et presque en même temps, le brevet d'inspecteur général du service de santé des armées. En cette qualité, avec le titre de chirurgien en chef de la garde impériale, il fait la campagne d'Austerlitz, si célèbre par la bataille de ce nom, par la reddition d'Ulm, et par d'autres faits d'armes prodigieux. Cette glorieuse campagne étant terminée, et les hôpitaux convenablement organisés pour des milliers de blessés, Larrey vient reprendre, comme il le dit, le cours de ses études à Paris et ses travaux dans l'hôpital de la garde. Je ne puis que vous indiquer les notices qu'il publia sur la maladie épidémique de Brunn, sur l'anévrisme, sur les causes spontanées de l'hémorragie active artérielle, sur les effets du *vice rhumatismal*, sur les systèmes fibreux et osseux, sur les cartilages mobiles et contre nature des articulations, corps étrangers qui se développent le plus ordinairement dans le genou, d'où on peut les extraire avec autant de succès que de facilité, comme je l'ai publié dans le *Journal universel des Sciences médicales*[1], et enfin sur les amputations.

Les campagnes de Saxe, de Prusse, de Pologne, dans l'hiver de 1806 à 1807, terminées par la sanglante bataille d'Eylau, avec un froid de 12 à 14 degrés et des milliers de blessés, mirent les talents et le dévouement des médecins et chirurgiens français aux plus cruelles épreuves ; et, comme l'a écrit leur illustre chef, jamais journée n'avait été aussi pénible pour eux que celle de cette bataille, jamais leur cœur n'avait été ému par tant et de si cruelles souffrances. La fièvre dite *nosocomiale*, résultat funeste de l'encombrement dans l'hôpital d'Eylau, aurait moissonné le plus grand nombre de ces mal-

[1] Tome 23, n.° 69, page 376, année 1821.

heureux, si l'on n'avait eu recours aux évacuations, malgré les rigueurs de la saison, les asphyxies, les congélations partielles et des obstacles de toute espèce. Le docteur Castel, alors médecin des ambulances de la garde, aujourd'hui l'un des membres titulaires les plus érudits de l'académie royale de médecine, était chargé d'une partie du service des fiévreux qu'il traita avec un remarquable succès ; et le commissaire-ordonnateur Dufour, celui qui termina si dignement sa longue et honorable administration comme maire de Metz, « s'est acquis dans cette circonstance, dit Larrey, par son zèle éclairé et sa haute intelligence, les plus grands droits à la reconnaissance de tous ces malades. » Vous partagez, je le sais, messieurs, le sentiment de gratitude qui me porte à rappeler celui qui, après avoir été pendant vingt-cinq ans le premier administrateur de la 3.e division militaire, s'est tellement fait distinguer comme premier magistrat de son chef-lieu, qu'il est encore regretté de la ville tout entière ; vous savez avec quelle sollicitude il réclamait vos lumières et votre concours sur tout ce qui intéresse l'hygiène et la santé de ses habitants.

Je reviens à mon sujet par une remarque plus directe. Dans cette armée, comme presque toujours et partout, les blessés n'étaient pourtant pas les plus nombreux. La diarrhée, la dyssenterie, les affections dites catarrhales et rhumatismales, la gangrène des gencives et de la bouche, les fièvres adynamiques, faisaient plus de victimes dans la grande armée que les coups de l'ennemi.

Cette courte mais très-pénible et glorieuse campagne étant terminée, Larrey ne pouvait être oublié dans la distribution des récompenses. Il fut fait commandeur de la Légion-d'Honneur. Sous ce rapport, il se distingue encore parmi ses contemporains et ses compagnons de gloire. Toujours en activité de service depuis 1807 jusqu'à son retour d'Afrique en juillet 1842, seul il n'a plus eu d'avancement dans cet ordre.

Je vous ai retracé à peine la moitié d'une vie si bien remplie, et le cadre dans lequel je voulais renfermer cette notice est déjà dépassé. La vertu, les talents et la gloire s'y disputent la prééminence pendant les quarante premières années de Larrey, et se la disputent encore dans la seconde période d'une si belle existence. La nature fut pour lui généreuse jusqu'à l'excès, et il conserva l'estime et la haute considération qu'il avait si justement acquises. Des richesses si légitimes sont trop précieuses pour s'exposer jamais à en ternir l'éclat par une méchante action. Les sentiments respectueux et de reconnaissance qu'il éprouvait pour ses parents, pour sa vénérable mère surtout, et pour ses bienfaiteurs qui étaient pour la plupart des obligés, s'allient parfaitement à sa tendre sollicitude pour un fils si digne de son affection, et de recueillir un si bel héritage.

Je puis donc me restreindre à la simple énumération des grands travaux du célèbre chirurgien en chef de la garde impériale, et de ses campagnes de 1808 à 1815, soit en Espagne et à la révolte de Madrid, où il montra tant de dévouement, soit à la sanglante bataille de Friedland, où les Russes laissèrent plus de 6,000 morts, soit à celle d'Essling du 22 mai 1809, et plus tard à celle de Wagram, soit à son héroïque conduite dans l'île de Lobau et à tant d'autres belles actions, jusqu'à la reddition de Vienne et la rentrée de la grande armée en France, époque à laquelle Larrey reçoit encore une nouvelle récompense, témoignage éclatant de la munificence de l'empereur, qui lui conféra le titre de baron, avec une dotation annuelle de 5,000 francs.

Après les longues courses de Madrid à Vienne, de Varsovie à Naples, les courts intervalles d'une campagne à l'autre, employés par tant de braves à réparer leurs forces ou le délabrement d'une constitution soumise aux plus rudes épreuves, Larrey les consacre à la publication de ses précieuses col-

lections scientifiques, fruit de ses méditations et de sa vaste expérience, comme on le voit dans ses mémoires sur la gangrène traumatique et autres, sur l'hydrocèle, sur la fistule à l'anus, sur les plaies compliquées du bas-ventre, sur l'opération de l'empyème, sur la colique de Madrid, sur la plique de Pologne. Ce dernier mémoire et celui, sur le même sujet, du docteur Rousille Chamseru, médecin ordinaire à la grande armée, étant arrivés en même temps à l'académie des sciences, l'Institut adopta le rapport qui lui en fut fait, et dont voici la dernière conclusion : « Ne nous serait-il pas permis de dire que, par ce service signalé, la médecine et la chirurgie françaises se sont en quelque sorte associées à la gloire de nos armées victorieuses, et peuvent s'honorer de l'avantage inappréciable d'avoir étendu les vues bienfaisantes de notre souverain. Dans cette persuasion, nous proposons à la classe un accueil distingué de ces mémoires, et leur impression dans le *Recueil des mémoires des savants étrangers.* » Vous le voyez, messieurs, le panégyriste n'est pas moi. Je suis le narrateur d'éloges si mérités.

Dès le mois de février 1812, des préparatifs immenses d'une guerre lointaine se font avec une rapidité surprenante. Desgenettes et Larrey sont encore rappelés comme médecin et chirurgien en chef d'une armée de 400,000 hommes venus de toutes parts sur la rive gauche de la Vistule.

L'assaut et la prise de Smolensk, où furent traités près de 10,000 blessés français et russes; les villes embrasées qu'il fallut traverser pour arriver à la Moskowa, où l'armée russe s'était retranchée; la sanglante journée du 7 septembre, où le choc terrible de près de 600,000 valeureux guerriers et de 2,000 pièces de canon laissèrent près de 25,000 blessés sur le champ de bataille; l'incendie de Moscou, le défaut de moyens de transport, le manque de charpie, de linge à

pansement, de viande, de pain, de farine et d'eau; les privations de toute espèce et les horreurs d'une retraite si funeste pour l'armée, ne firent jamais mollir la prodigieuse activité de Larrey. Le jour, il accompagnait ses convois de blessés; la nuit, il les pansait dans les villes où il y avait quelques ressources, ou bien il les rassemblait au bivouac plutôt que de les laisser s'éparpiller dans les granges, de peur qu'ils n'y fussent brûlés. Dans cette retraite si fatale à la France, voilà comme il se conduisit jusqu'à Kœnigsberg, où 10,000 fiévreux et blessés arrivèrent avec lui.

La campagne de 1813, si mémorable par les batailles de Lutzen et de Bautzen, nous fournit encore occasion de consigner ici un des plus beaux traits de la vie de Larrey. Plus de 2,600 militaires de toute arme, blessés aux mains et aux doigts, accusés de s'être mutilés par des hommes à qui tous les moyens, même le mensonge et la calomnie, conviennent pour arriver à leur but, sont enfermés par ordre de Napoléon, justement irrité, dans un camp retranché, et soumis à un jury d'enquête, pour livrer au grand-prévôt de l'armée ceux qui auraient été reconnus coupables de mutilation volontaire. Mais ce jury, composé d'officiers de santé militaires à la tête desquels figure leur illustre chef, démontre la fausseté de l'inculpation. Il fait rendre à la liberté tant de braves menacés dans leur existence, et qui plus est dans leur honneur.

Dans les désastreuses campagnes de 1814 et 1815, Larrey fut toujours ce que vous l'avez vu. Il avait failli périr de fatigue et du typhus après la campagne de Russie. Il est fait prisonnier à Waterloo.

Tel je vous ai montré Larrey dans sa campagne de mer, dans celles du Rhin, d'Italie, de Catalogne et d'Egypte, d'une activité extraordinaire, d'une prévoyance inouïe, d'un dévouement héroïque; tel je vous l'aurais dépeint dans les

revers de nos armées, trahies par leurs alliés et même par des français indignes; tel je vous l'aurais montré dans les malheurs de la France, forcée de plier un instant sous le poids de toute l'Europe liguée contre elle; tel je vous l'ai dépeint au début de ses études, travailleur infatigable, recueillant pour lui d'abord, pour l'instruction des autres après : égoïsme de bon aloi, le seul qu'il ait connu; tel j'aurais à vous le montrer pendant les 27 années qui suivirent les désastres de Waterloo, soit comme chirurgien en chef de l'hôpital de la garde royale, soit comme membre titulaire de l'académie royale de médecine, où il fut nommé le jour même de sa création, par ordonnance du 20 décembre 1820, soit comme membre de l'Institut de France (académie des sciences), où il fut élu quelques années plus tard; maître habile, théoricien exclusif comme tous ceux qui ont beaucoup recueilli, opérateur intrépide, montrant à ses subordonnés, par de bons exemples, la confirmation de ses préceptes. L'inexpérience ou l'impéritie de quelques collaborateurs lui arrachèrent parfois des mouvements de vivacité, d'impatience même, qui s'expliquent par sa sollicitude continuelle, par un zèle si éclairé pour les malades et par la longue habitude du commandement. Ce qui serait blâmable chez un autre, ne l'était point en lui à raison de la bienveillance si précieuse et de l'affection toute paternelle qui tempéraient ce qu'une leçon pour le mieux-être d'un malade avait de pénible; et, pour tout dire enfin, elle en était d'autant plus profitable. Dans les académies, c'était un échange continuel du produit de ses profondes méditations et de sa longue expérience avec les grands travaux ou les belles découvertes de ses savants collègues. Dans ce commerce scientifique, il serait vraiment difficile de dire si Larrey recevait plus qu'il ne donnait de gloire à ces illustres corps. C'est alors qu'il termina le quatrième tome de ses *Mémoires de chirurgie militaire et campagnes*, et composa son grand ouvrage, en cinq volumes, de clinique chirurgicale,

tant de précieux mémoires et de lumineux rapports pour les académies des sciences et de médecine.

Sa mission en Provence, où le choléra épidémique fit tant de ravages en juillet et août 1835, nous le montre encore ce qu'il avait toujours été, plein de dévouement à sa profession et de philanthropie pour l'humanité. Arrivé au plus haut terme d'une carrière si honorable, on aime à le voir porter les lumières de sa longue expérience sur une des maladies les plus obscures de la médecine, et je regrette que, moins heureusement inspiré, il ait méconnu l'impérieuse nécessité de l'âge, qui ne lui permettait plus de remplir les fonctions de chirurgien en chef de l'hôtel des Invalides avec ce coup d'œil et la fermeté dont il avait fait preuve sur tous les champs de bataille. En cela, il était moins jaloux de sa gloire que Dupuytren, décidé à renoncer, à soixante ans, à la pratique de toute opération chirurgicale.

Après la révolution de juillet, rappelé au conseil de santé[1] d'où il n'aurait jamais dû être éloigné, il ne put y faire tout le bien qu'il aurait désiré, au moins jusqu'en 1836. La médecine et la chirurgie militaires étaient alors sous le joug d'un homme sans titre académique, sorti de l'obscurité par la lueur passagère que jetèrent sur lui Desgenettes et Larrey, et d'autant plus dangereux qu'il était irresponsable et très-puissant[2]. Ces temps

[1] Dans l'exposé des travaux de la société de 1838 à 1841, le baron Larrey est désigné par erreur comme inspecteur honoraire, membre du conseil de santé. Il en est resté titulaire jusqu'au jour de son décès à Lyon, le 25 juillet 1842, au retour de son inspection médicale en Afrique.

[2] Pour mettre un terme à ses dispositions hostiles, cet homme me fit demander la dédicace de mon *Abrégé de l'Histoire de la Médecine*. Loin d'accepter une telle proposition, j'exposai dans l'introduction de cet ouvrage la position fâcheuse des médecins et des chirurgiens militaires, leurs droits à l'estime de l'administration, à la bienveillance de M. le ministre de la guerre. Des améliorations nombreuses furent introduites depuis

sont heureusement passés, et si l'un de nos collaborateurs se trouvait froissé dans ses droits ou déçu de ses espérances, qu'il se garde bien de laisser refroidir sa noble ardeur, ou d'oublier qu'en faisant toujours bien et restant ferme à son poste, on force les suffrages; qu'il repousse surtout les insinuations perfides ou calomniatrices qui tendent à établir que tout s'obtient par la faveur et l'intrigue : Broussais, Desgenettes, Larrey, fournissent les preuves irrécusables du contraire. Si ces grands hommes revenaient parmi les chirurgiens sous-aides et élèves rassemblés dans cette enceinte sur votre invitation, et qui se pressent dans nos hôpitaux d'instruction avec des dispositions favorables pour de longues études et des travaux soutenus, ils reconnaîtraient qu'aujourd'hui plus que jamais, les nobles récompenses sont pour la capacité, le talent et le mérite.

Dans cette grande cité, l'un des plus forts remparts de la France, en face d'écoles militaires qui ont fourni de grands capitaines à l'armée, et d'un hôpital d'où sont sortis tant de praticiens distingués; parmi vous, messieurs, qui, pour la plupart, servez la patrie, ou qui jouissez de récompenses méritées par de longs travaux et de belles actions, l'éloge historique de Larrey devait être favorablement accueilli. Dans cette conviction, encouragé par vos précieux témoignages d'estime, j'ai saisi avec empressement l'occasion de payer ma dette de gratitude personnelle à la mémoire de ce grand praticien, et de servir d'interprète à vos sentiments d'admiration pour un si beau talent, car il se fit constamment dis-

dans le service de santé militaire : tant il est vrai que le bien naît parfois de l'excès du mal. La toute bienveillante amitié de Larrey d'abord, puis de Broussais et du vénérable A.-P. Pasquier, ne cessa de m'encourager jusqu'au moment où M. le ministre, en me faisant application de l'ordonnance tutélaire du 12 août 1836, me mit en position de gagner par le concours l'emploi de professeur, dont une antipathie toute personnelle m'avait constamment éloigné.

tinguer, et parfois de l'Europe entière, pendant plus d'un demi-siècle.

La France lui conserva sa dotation impériale. Le 15 avril 1821, Napoléon légua 100,000 francs à Larrey, *l'homme le plus vertueux qu'il ait connu.* Le conseil municipal de Paris vota à l'unanimité la concession gratuite et à perpétuité du terrain nécessaire à l'inhumation de sa dépouille mortelle, et M. le maréchal duc de Dalmatie, président du conseil, ministre secrétaire d'état de la guerre, souscrivit pour 1,000 francs à l'élévation du monument qui transmettra à la postérité les traits du grand chirurgien qui jeta sur sa profession des lumières si vives, et sur sa patrie une illustration si pure.

METZ. — Imprimerie de VERRONNAIS.